

UNIVERSITE DE MONTPELLIER
FACULTE DE MEDECINE

N° 45

EXISTENCE ORGANIQUE ET VIE SPIRITUELLE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue
devant la Faculté de Médecine de Montpellier

le 12 Mars 1944

PAR

LUCIEN GIBERT

né le 30 Juin 1918, à Puisserguier (Hérault)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

*Examineurs
de la thèse*

MM. PAGÈS, *professeur, président.*

Paul DELMAS, *professeur.*

BOUCOMONT, *agrégé.*

CARRÈRE, *agrégé.*

Assesseurs

MONTPELLIER
IMPRIMERIE DE LA PRESSE
3, rue Jardin-Martel, 3

1944

GIBERT (Lucien). -

Existence organique et vie spirituelle. — *Montpellier, impr. de la Presse*, 1944, in 8°, 50 pp.

(*Thèse médecine, Montpellier*, 1944, n° 45).

GIBERT (Lucien). -

Existence organique et vie spirituelle. — *Montpellier, impr. de la Presse*, 1944, in 8°, 50 pp.

(*Thèse médecine, Montpellier*, 1944, n° 45).

GIBERT (Lucien). -

Existence organique et vie spirituelle. — *Montpellier, impr. de la Presse*, 1944, in 8°, 50 pp.

(*Thèse médecine, Montpellier*, 1944, n° 45).

GIBERT (Lucien). -

Existence organique et vie spirituelle. — *Montpellier, impr. de la Presse*, 1944, in 8°, 50 pp.

(*Thèse médecine, Montpellier*, 1944, n° 45).

UNIVERSITE DE MONTPELLIER
FACULTE DE MEDECINE

N° 45

EXISTENCE ORGANIQUE ET VIE SPIRITUELLE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue
devant la Faculté de Médecine de Montpellier

le 12 Mars 1944

PAR

LUCIEN GIBERT

né le 30 Juin 1918, à Puisserguier (Hérault)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

*Examineurs
de la thèse*

MM. PAGÈS, *professeur, président.*

Paul DELMAS, *professeur.*

BOUCOMONT, *agrégé.*

CARRÈRE, *agrégé.*

Assesseurs

MONTPELLIER
IMPRIMERIE DE LA PRESSE
3, rue Jardin-Martel, 3

1944

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Professeurs

Chaires:

MM.

Anatomie	J. DELMAS.
Histologie	TURCHINI.
Physiologie	HEDON
Chimie biologique médicale et toxicologie	CRISTOL
Physiologie médicale	PECH
Anatomie pathologique et médecine expérimentale	BAUMEL
Microbiologie	LISBONNE
Pathologie et thérapeutique générales	PAGES.
Thérapeutique et matière médicale	JANBON.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	PUECH.
Hygiène	CARRIEU.
Médecine légale et médecine sociale	VIDAL.
Pathologie médicale et clinique propédeutique	BOULET.
Clinique médicale	L. RIMBAUD.
Clinique chirurgicale	GIRAUD, doyen.
	MASSABUAU, ass.
	LAPEYRE.
Clinique obstétricale	P. DELMAS.
Clinique des maladies mentales et nerveuses	EUZIERE, doy. hon.
Clin. des malad. des enfants et hyg. du 1er âge	BOUDET.
Clinique de dermato-syphiligraphie	MARGAROT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	ETIENNE.
Clinique des maladies des voies urinaires	JEANBRAU.
Clinique gynécologique	N...
Clinique ophtalmologique	DEJEAN.
Clinique d'oto-rhino-lar. et chir. maxillo-faciale	TERRACOL.

Charges de cours :

Anatomie	LAUX.
Histologie	GRANEL.
Radiologie	LAMARQUE.
Propédeutique chirurgicale	AIMES.

Professeurs honoraires

MM. BERTIN-SANS, CABANNES,

GALAVIEILLE, VIRES, BOSC, VILLARD, GRYNFELTT, RICHE.

Chargés d'enseignements complémentaires

MM.

MM.

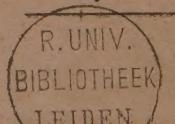
Chimie	MONNIER, agrégé.	Clinique de la	
Microbiologie . .	CARRERE, agrégé.	tuberculose . .	VIDAL, professeur.
Hist. nat. méd.	HARANT, agrégé.	Pathologie chir..	MOURGUE-
Pharmacologie. .	HARANT, agrégé		MOLINES, agr.
Pathologie méd.	BOUCOMONT, agr.	—	—
—	BERT, agrégé.	Chir. expérim. .	TRUC, agrégé.
Propédeut. méd.	P. RIMBAUD, agr.	Médecine opér..	GUIBAL, agrégé.
Clin. interne . .	PUECH, professeur.	Accouchements .	ROUX, agrégé.
Clin. des mal.			CADERAS
contagieuses . .	JANBON, profes		DE KERLEAU, agr.
		Stomatologie . .	HOUPERT, docteur en
			médecine.

Agrégés en exercice

MM.

MM

Médecine	P. RIMBAUD.	Chirurgie	MOURGUE- MOLINES.
—	BOUCOMON S.	—	GUIBAL.
—	BERT.	—	ROUX.
—	LAFON, ch. d'agr.	Urologie	TRUC.
Chimie	MONNIER.	Accouchements .	CADERAS DE KERLEAU.
Bactériologie . .	CARRERE.		
Hist. nat. méd.	HARANT.		



*Pour toi, Maman, ces feuillets.
Car tu sauras ne pas sourire
d'un nouveau ridicule
ajouté à bien d'autres.*

EXISTENCE ORGANIQUE

ET

VIE SPIRITUELLE

Qui cherche la vérité de l'homme doit s'emparer de sa douleur, par un prodige de compassion, et qu'importe d'en connaître ou non la source impure?

INTRODUCTION

Un lait nocturne, lunaire, coule des toits dans les ruelles crasseuses de ma vieille ville. Le square aux fusains poussiéreux, proche une église depuis longtemps inachevée, sans chœur véritable car l'argent a manqué, le porche bâti et la moitié de la nef centrale, pour aller plus avant, abrite un conflit amoureux. Deux chats se disputent une femelle blanche au pied de l'acacia. C'est une note rauque, soutenue, voluptueuse, qui tourne soudain au grincement pendant qu'oreilles aplaties sur le crâne, tête rentrée, les mâles tentent de s'éborgner. L'un d'eux, accroupi, guette son adversaire qui tourne lentement. Un bond, des cris mêlés, puis la fuite du vaincu sur le mur voisin.

Une nuit rousse de mars, où les tulipes sortent du terreau leurs cornets pâles, sorbets à la pistache, une nuit amère

comme la feuille du laurier. Pareille aigreur me rend le souvenir d'une jeunesse déçue. Car nos seize ans imaginent naïvement un monde ordonné selon l'enthousiasme. Mais les hommes sont tristes, si tristes ! La plupart, d'ailleurs, ne s'en rendent pas compte. Ils prennent pour la joie quelques chansons radiophoniques ou un film bien médiocre. Je pouvais me résigner, me mettre au pas. J'ai préféré chercher la cause d'une inquiétude trop souvent déformée en mesquineries. Lectures, confidences, observations, lettres, discussions, travail d'hôpital et ce dénudement de la guerre m'ont fourni quelques aperçus. Je comptais les rassembler en une thèse que M. le Professeur Pagès avait bien voulu patronner. Tour à tour, j'aurais approché la maladie, la guérison, le mysticisme, l'intelligence, la sexualité, la folie, l'élan sportif, la création artistique, le génie, l'émotion musicale, l'état poétique, les dégénérescences, la vieillesse et la mort. Au travers d'apparences si diverses, je retrouve une pareille angoisse fluante, animée, organique et spirituelle. Mon projet prétentieux n'est réalisé qu'en minime partie. Le temps me manque qui me permettrait, chapitre après chapitre, d'isoler l'élan essentiel de nos vies. Il y faudrait encore des mois. Je dispose de quelques heures. Travail incomplet, fragmentaire, qui ne permet pas de franches conclusions. Je compte le reprendre plus tard. Pourtant, il convient d'en extraire aujourd'hui une hypothèse provisoire.

Ce que je tenterai maladroitement au terme de ces pages.

CHAPITRE PREMIER

MALADIE ET GUERISON

Chacun, lorsqu'il remonte au long de son enfance, trouve le souvenir de quelque maladie: la chambre obscure, rideaux tirés, le lit haut qui grince quand on cherche, entre les draps, près du bord, la place fraîche où s'éteindra momentanément la fièvre; l'armoire de noyer aux panneaux reflétant une vie fantastique de rêves et de délire; l'édredon rouge, gonflé comme une bête mauvaise et la sueur peureuse, dessous; l'odeur aigre que raie le parfum d'une infusion de serpolet, qu'exalte le sirop d'écorces d'oranges amères; une main écarte les cheveux sur notre front, s'attarde et rassure.

Nous possédons là assez d'expérience pour connaître la maladie et l'état du malade. La nature de l'affection peut varier et les manifestations physiques retentir de différentes façons sur la conscience, il n'en demeure pas moins un état spirituel commun à toutes les atteintes, un climat spécial, maladif, qui met l'individu en marge de la vie. Une impuissance matérielle totale ou fractionnée qui s'accompagne souvent d'une pensée plus profonde, l'esprit l'emportant dans ce déséquilibre. Le plus intellectuellement démuné repasse des ennuis quotidiens, ses querelles de

bureau ou d'usine, épulche l'uniforme monotonie des souvenirs de caserne, ravive une vieille colère, éclaire un geste généreux de l'adolescent qu'il fut, recherche la cause de son mal, tant il lui paraît nécessaire, pour sa guérison, d'en établir l'origine, d'en attribuer la responsabilité à tel événement ou, mieux, à telle personne. D'autres raniment d'anciennes lectures et leurs sentiments oubliés, vieille peine que rajeunit l'insomnie. Certains projettent les actes qui suivront leur rétablissement incertain, trouvent dans l'anticipation une énergie favorable. Et ce ne sont pas que chimeres.

Certes, Pasteur et tous les élèves qui prolongent son œuvre, nous ont démontré que la maladie était due au parasitisme; le microbe, pénétrant dans un organisme, produit, du même coup, un résultat bien déterminé. Ses toxines agissent de manière constante sur les tissus, provoquent des lésions prévisibles. Donc, pour se bien porter, il suffit d'éviter le microbe; pour guérir, il faut le tuer. Enquêtes épidémiologiques, vaccins, recherches bactériologiques, sérums, on en est venu à une conception simplifiée de la médecine. Sans doute, cette simplification était-elle indispensable? Les grandes découvertes, les progrès efficaces, partent d'une idée juste et simple, poussée jusqu'à l'extrême de ses conséquences. Nous ne voulons ni railler, ni diminuer l'œuvre des bactériologistes. Les résultats sont là : rage, diphtérie, charbon, tétanos, peste, typhus exanthématique, variole, autant de fléaux amoindris sinon disparus. Grâce à la prophylaxie, à l'hygiène, aux améliorations sociales aussi, la longévité moyenne de l'homme s'est accrue de vingt ans. Le génie scientifique pousse d'autant plus loin son avance que le chemin à parcourir est moins large. Un but à atteindre, étape après étape, même exténué. Le temps ne reste plus de s'attendrir sur les vastes horizons. On fixe

le sommet que l'on désire gagner un peu avant la mort. Arrivé, le souffle court, on a parfois le bref loisir, encore, de regarder à ses pieds. On domine alors la route parcourue. Elle prend sa juste place dans le paysage. Les abruptes montées paraissent faciles. Comment a-t-on pu négliger ces plaines apaisées, d'aussi abondantes forêts ? C'est que, perdu à leur niveau, on ne les voyait pas. Pourtant, un regret s'éveille, le grand homme s'interroge : ne s'est-il pas trompé ? Ce doit être une cruelle angoisse que de croire — ne fut-ce qu'un instant — sa tâche inutile. Effacés les juvéniles enthousiasmes, il demeure une amertume à la bouche. Ce qui expliquerait le mot attribué à Pasteur moribond : « Bernard avait raison. Le microbe n'est rien, c'est le terrain qui est tout ».

Les disciples de Pasteur, qui exagérèrent les tendances du Maître, s'ils firent d'autres découvertes, se heurtèrent vite au terrain. Ainsi, le virus de la poliomyélite antérieure aiguë se dérobe aux travaux de laboratoire. On a cru un moment obtenir des sérums animaux et de convalescents qui protégeraient ou guériraient l'homme de la maladie de Heine-Médin. On s'est vite aperçu que les anticorps produits dans le sang par l'irruption du germe n'avaient qu'un rapport lointain avec l'immunité. Des individus succombent avec une forte quantité d'anticorps, d'autres guérissent alors qu'ils semblent n'en pas posséder. Et le sérum d'un sujet normal, vierge de virus poliomyélitique, se montre aussi efficace dans la protection que celui d'un convalescent. Cette prétendue protection par l'immun-sérum apparaît d'ailleurs aujourd'hui comme un leurre.

Le sérum, le vaccin, établis à partir du germe, n'agissent pas à la façon d'un antiseptique. Par la vaccination, nous introduisons dans l'organisme une culture peu ou pas virulente en quantité minime. Notre corps n'admet pas les sub-

stances étrangères. Celles qu'il absorbe pour se nourrir, il les désintègre d'abord puis les reconstruit en molécules personnelles. L'assimilation est un acte vital. Surpris donc par l'effraction, l'organisme se défend aussitôt. Les phagocytes se mettent à l'œuvre et à toutes les humeurs. Des produits s'élaborent qui permettront la destruction de l'importun, l'équilibre général se modifie; le terrain s'adapte. Et paraissent lysines, opsonines, précipitines, agglutinines. Il subsiste cependant une étroite spécificité et l'immunité ne vaut que pour un germe précis.

Le sérum, apportant tout élaborés les anticorps, intervient sur les microbes qui ont infecté les tissus. Mais à côté d'une action directe, comparable à celle qui se produirait dans une éprouvette, se place un effet indirect par modification du terrain. L'injection sérique procède de façon moins simple que nous le pensons.

Le propidon, le vaccin antigonococcique, n'intervient que médiatement sur les cocci en cause. Leur effet relève de la thérapeutique de choc: réaction fébrile, transformations humorales, changement de terrain.

Tzanck a récemment réhabilité cette notion de terrain par ses travaux sur l'allergie et l'intolérance. Il explique ainsi que des sujets se comportent différemment en face d'un même agent étranger, parasite ou produit chimique, introduit dans leur organisme; que certains syphilitiques supportent parfaitement une thérapeutique arsenicale alors que d'autres présentent des accidents bénins ou graves; que deux individus offrent des syndromes divers en face d'un unique facteur pathogène; que des microbes dissemblables déclenchent d'identiques symptômes. A la conception matérialiste de la maladie, répandue par l'école pasteurienne, il oppose une vue plus large qui englobe le terrain tout entier et rend son identité au malade.

La chimiothérapie, à son tour, n'est souvent utile que par l'intermédiaire du terrain. Revenons aux arsenicaux. Une fois injectés, ils se fixent sur les tissus du système réticulo-endothélial et ne se libèrent que progressivement, soit sous forme d'arsine active à l'état naissant, soit sous forme d'une toxalbumine arseniée. Ainsi s'explique le temps de latence qui précède leur action et qu'on puisse traiter un malade par séries intermittentes.

Nous voyons s'effectuer un retour aux antiques préceptes d'Hippocrate. La maladie n'est plus le résultat d'une influence extrinsèque, elle se réalise en nous, par le terrain, quelquefois par le truchement d'un microbe.

Pour avoir méconnu ce principe, on s'est égaré dans l'étude de la tuberculose. Sans nier le rôle du bacille de Koch, il est facile de souligner que nous hébergeons, pour la plupart, cette bactérie et que, seuls, tels d'entre nous en subissent dommage. Le plus souvent à l'occasion d'une déficience passagère du terrain. N'est-il pas mieux de remarquer qu'une vaste partie de la thérapeutique antituberculeuse repose sur l'amélioration de l'état général due au terrain : air marin ou de montagne, hygiène, sommeil, alimentation saine, abolition des tracas, recalcification ?

Et le cancer, dont on veut découvrir la cause, parasite ou ultra-virus ? Ne néglige-t-on pas trop le terrain dans cette décevante exploration ? Une prolifération cellulaire anarchique comme celle des tumeurs malignes possède en elle-même un principe que favorisera, par accident, une influence physique, chimique ou biologique. La notion de biotropisme, mise en valeur par Milian, fait encore appel à celle de terrain : l'introduction dans l'organisme d'un médicament destiné à combattre un germe exacerbe ses méfaits ou débusque un autre microbe resté inactif jusque là.

L'anaphylaxie, sensibilisation à une substance donnée qui déchaîne, à dose infime, un choc violent de forme souvent respiratoire et, dans certaines conditions, mortel, nous ramène au terrain. L'asthme anaphylactique, le rhume des foins, surgit au contact du produit sensibilisateur, pollen, parfum, aliment. Widal a constaté, avant l'accès suffoquant, un trouble colloïdal du sang qu'il appelle crise hémoclasique. Entre la substance sensibilisatrice et ses conséquences chimiques se place un trouble humoral qui, à son tour, influe sur l'équilibre du système vaguesympathique pour provoquer une manifestation spectaculaire que nous retenons seule, parce que seule visible.

Ces découvertes récentes, où le microbe ne tient plus le premier rôle, nous ramènent au Montpelliérain Béchamp, professeur à la Faculté de Médecine (le même qui réalisa, avant Thomas, la synthèse de l'atoxyl en 1863; le même qui attribua, avant Pasteur, les fermentations à des « moisissures »), qui remit en évidence, au siècle dernier, le rôle de terrain. Il prévoyait l'existence d'êtres infiniment petits, témoignages plus que facteurs de maladie, qu'il appelait microzymas et qu'il ne voulait pas spécifiques. Il admettait la transformation de certains éléments intra-cellulaires en microzymas sous l'effet d'une influence physique ou chimique. Suivait une perturbation du terrain (de « Fermentation »), qui s'avérait pathologique.

Pagès voit dans une expérience de pasteuriens, Saenz et Canetti, la confirmation de cette hypothèse. Les auteurs inoculent dans le testicule d'un lapin des bacilles de Koch tués par la chaleur et incorporés à de l'huile de paraffine stérile. L'animal présente une tuberculose pulmonaire dans un délai assez court. Si un microbe possède la même action mort que vivant, on comprend mal ce qu'est la virulence, conclut Pagès.

Dans un ordre d'idées tout proche, Harant signale que la splénectomie entraîne souvent une anémie, puis l'apparition de granules sur les hématies, vrais ou faux parasites ressemblant aux bartonelles, agents de la fièvre de Oroya. Or, cette bartonellose est une anémie fébrile. Ne pourrait-on pas en déduire que bien des anémies européennes, dites essentielles ou cryptogénétiques (sotte ignorance des mots), sont dues à une altération du parenchyme splénique qui permettrait la concrétisation d'un ultra-virus anémique? La perturbation du terrain provoquerait la maladie.

Notre désir n'est pas seulement de montrer l'importance de l'organisme et que le microbe occupe une faible partie de la scène, mais combien le terrain composé de nos tissus, de nos sécrétions, de nos sentiments, de nos actes, subit les influences psychiques. La maladie reflète, en effet, notre pensée toute entière et nous devons convenir d'une intimité profonde, organique, entre moral et physique. Le cerveau localise l'esprit, le rend efficace, mais ne l'articule pas, de l'extérieur, avec la matière. L'esprit conçu comme extrinsèque s'engrenant sur les hémisphères cérébraux ou réduit, au contraire, à un produit cellulaire, à une sécrétion nerveuse, ne se conçoit pas. Il est mieux. Il est vie. Il se confond avec la force qui nous meut. Il est sang, il est nerf, il est muscle, il est os, il est glande. Il rayonne aussi à travers nos téguments, chaleureux, inquiet, avide. Il se diapre d'une teinte sexuelle, prolonge l'instinct, triomphe en spéculations, et, surtout, prend conscience de sa propre existence, se pénètre lui-même. Nous avons essayé, par quelques souvenirs, au début de ce chapitre, de montrer qu'il se trouve modifié dans la maladie. En retour, il agit sur elle et peut la favoriser comme aider notre corps à s'en débarrasser.

Nous citons l'asthme anaphylactique. La substance sensibilisatrice peut être une émotion. Fait courant qu'on retrouve avec une particulière évidence dans cette observation de Tournier: une jeune fille qui vit loin de son père présente des crises d'asthme. Le traitement ordinaire se révèle inactif. Un long interrogatoire met en relief la crainte que la malade éprouve à l'égard de son père depuis l'enfance. La présence paternelle la remplissait déjà d'angoisse à cette époque. Puis ils se sont fâchés... Elle accepte de retourner en famille et guérit lorsque son père lui pardonne.

Une autre jeune fille, très sérieuse, trop sérieuse, renfermée, presque hostile à la vie, se plaint d'aménorrhée. Le médecin découvre à l'origine un traumatisme affectif. Plusieurs années auparavant, elle a subi une tentative de viol. Il libère, par l'aveu, la malade de son complexe et elle retrouve avec joie sa plénitude féminine.

La guerre nous a apporté de nombreux cas d'aménorrhée consécutifs à des émotions violentes. On invoquera, comme étiologie, les privations alimentaires. Mais le début remonte souvent aux derniers mois de mil neuf cent trente-neuf, époque d'abondance. Il convient de noter un trouble sentimental du système sympathique, à retentissement endocrinien.

Autre fait: dans une famille catalane naît un enfant mongolien. Face lunaire, yeux bridés et obliques, peau épaisse, idiotie évidente. La mère, qui possède trois enfants normaux, a vu, dès le début de sa grossesse, sa maison démolie par une inondation et son mari écrasé sous les décombres. On pense d'abord à la syphilis; la réaction de Bordet-Wassermann est négative chez la femme comme chez les gamins. Bien des fois, en cas de mongolisme, on ne peut mettre à jour une hérédité spécifique, alors que le bouleversement moral occupe la première place. Faut-il invoquer, à tout coup, une coïncidence ?

Citons l'accès de goutte, amorcé non seulement par un traumatisme ou par le froid, mais aussi par une transformation affective soudaine. Dans la diathèse arthritique, à laquelle appartient la goutte, Swain relève 270 cas guéris par libération d'une peur ou d'un ressentiment. A l'origine de la goutte ne trouvons-nous pas une faute d'intempérance alimentaire? Celui qui, sa vie durant, déguste le Bourgogne, savoure du foie gras et consomme le gibier, s'abandonne à un fâcheux penchant que n'excuse pas la gastronomie. L'abandon moral à la gourmandise se traduit pathologiquement, le péché de table se transforme en acide urique. Niera-t-on qu'il existe, à la source, un vice de volonté?

On s'est aperçu que le cancer se développait, dans bien des circonstances, à la suite de soucis, de chocs moraux répétés, de nombreuses anxiétés. C'est que les longues périodes de dépression psychique entraînent l'alcalose et la vagotonie favorables au cancer, fait remarquer Laignel-Lavastine. Et Delore recommande l'exercice physique avec hygiène mentale dans la prévention du cancer, méthodes qui rendent le terrain défavorable à la perversion cellulaire.

Combien de fois la tuberculose résulte d'un fléchissement spirituel! L'enfance malheureuse favorise les primo-infections foudroyantes. Le petit d'homme, à qui manque la tendresse, le bonheur, peut bien se trouver matériellement comblé, il présentera une tristesse propice à la flambée bacillaire. Il existe un abandon affectif qui influe sur la défense de l'organisme et facilite l'atteinte physique. Chez l'adulte, un mariage manqué ou malheureux, une impression d'infériorité, un refoulement prolongé, aideront la reprise virulente d'un bacille de Koch inclus dans une calcification pulmonaire. Rollier tient grand compte de cette influence psychique sur l'évolution de la tuberculose qui, dans un sanatorium suisse, à installé une manufacture où

travaillent les malades selon leurs forces. Ils guérissent, à son avis, plus vite lorsqu'on leur évite un funeste désœuvrement. Nous imaginons mal, d'ordinaire, la vie au sana. Longs bâtiments blancs cernés de sapins, galeries où s'allignent les lits de repos, chambres soleilleuses, calme paix, heureuses gens, pensons-nous. Mais l'atmosphère hors du monde qui isole les pensionnaires, un sentiment stérile d'incompréhension, les contraintes d'une discipline indispensable, toute une aveulissante monotonie, on la néglige. Peut-être avons-nous oublié trop vite l'internat scolaire ou la caserne et l'usure que pareille existence nous mettait à l'âme?

Au sortir du sana, le bacillaire n'évitera la rechute que si son médecin a su lui donner la force morale indispensable à une réadaptation sociale. Il devra résister aux soucis de l'existence, surmonter sa propre lassitude, combattre à nouveau. Qu'il capitule, réapparaîtront les circonstances physiologiques favorables au microbe, l'échec deviendra maladie.

Polyurie et glycosurie émotives sont fréquentes chez les candidats aux examens. Pour la première, elle demeure aisément constatable. Quant au sucre, il suffit de quelques gouttes de liqueur de Felhing pour le mettre en évidence dans l'urine du torturé.

A ceux qui voudraient objecter, avec James Lange, que nos états d'âme, loin de retentir sur les mécanismes physiologiques n'en sont que la prise secondaire de conscience, on répondra qu'il est étrange de constater chez différents sujets, d'ordinaire normaux, une glycosurie subite, survenue au même moment et créatrice d'appréhension. Pourquoi le fait ne se reproduit-il pas lorsqu'il achètent le journal ou lorsqu'ils vont au cinéma? Pourquoi le trouble urinaire survient-il à l'heure de l'examen? N'est-il pas plus

rationnel d'en faire un effet et non une cause, en bref, de le subordonner à l'action psychique?

Dans le domaine rénal, voici mieux encore: un praticien constate chez sa fille, après chagrin d'amour, une albuminurie qui n'existait pas auparavant.

En ce qui concerne l'angine de poitrine, Lian admet une étiologie spirituelle, et Laubry invoque le rôle pathogène des mille blessures de la vie. Le faux angor se présente d'ailleurs avec pareille intensité et pareilles douleurs que le vrai. L'éréthisme cardiaque survient au cours d'un accès coléreux, la fureur peut produire un ictus chez l'hyper-tendu.

En dermatologie, on voit de graves complexes sentimentaux coïncider avec l'apparition d'eczémas rebelles.

Tous, nous transportons sur nos téguments des staphylocoques banaux. A l'occasion d'un choc physique apparaissent des furoncles. On est tenté d'admettre que le microbe se localise sur un follicule pilo-sébacé et l'infecte à la faveur d'une modification humorale. L'origine de ce bouleversement est quelquefois sentimentale.

On prétend que les hépatiques possèdent mauvais caractère. L'ictère ne suit-il point, par hasard, une émotion?

Tournier rapporte l'observation d'une cyphose due à la crainte. L'enfant souvent battu avait adopté une attitude voûtée comme pour recevoir les coups avec moins de dommage. Il signale aussi une paralysie pithiatique, matérialisation du refus d'avancer dans la vie. Une « cure d'âme » suffit à guérir ces malades.

Lhermitte, étudiant la narcolepsie, s'aperçoit qu'elle survient à la suite d'excitations psychiques qui, d'ordinaire, provoquent l'insomnie: là peur, la joie, la terreur, la crainte, une surprise heureuse, l'attention. Et les actes physiques qui la déclenchent comportent, d'après l'auteur, une

importante part psychologique. Il précise que les « états d'âme » paraissent les plus efficaces.

Pour la catalepsie, il découvre encore plus nettement l'influence d'un état émotionnel: légère dispute, menace de chatouillement, amertume au reçu d'une lettre, découverte d'un limaçon, vision d'un objet inattendu.

Enfin, Joltrain et Morhardt rangent les émotions violentes, répétées ou prolongées, parmi les antigènes.

On conviendra, sans trop de difficulté, du rôle étiologique de l'esprit dans beaucoup de maladies par l'intermédiaire du terrain. Et l'on essaiera de rechercher la valeur thérapeutique de l'énergie spirituelle. Les faits ne manquent pas. Tout médecin a vu des guérisons, en apparence surprenantes si on les considère de l'unique point de vue matériel. Mis à part, les troubles uniquement psychiques, on citera les atteintes fonctionnelles: aménorrhée, asthme, disparus au moment où surgissait en pleine lumière leur nature psychanalytique.

Une jeune fille présente, chaque fois qu'elle s'alimente normalement, une débâcle intestinale. Ne découvrant pas de cause organique, le médecin revient sur l'interrogatoire et reçoit confidence d'un rêve où s'interpose chevaleresquement un jeune homme. Elle avoue un penchant pour ce garçon et que sa famille s'oppose à leur mariage. Les parents, sur l'intervention du médecin, autorisent les fiançailles officieuses. Les troubles digestifs disparaissent.

Combien de médecins auraient accepté l'hypothèse d'une contrainte morale? Ils auraient plutôt prescrit du sous-nitrate de bismuth. Car on s'acharne à traiter les causes organiques en négligeant tout mécanisme psychologique. Fariboles, dit-on. La réussite de certains praticiens, alors que d'autres prétendent manquer de chance, ne réside-t-elle pas dans le contact confiant avec le malade, dans une sym-

pathie profonde qui l'aide à progresser vers la santé? Car vient l'instant où le patient abandonné renonce. Il accepte passivement le mal et les soins, indifférent à la vie, à la mort. Qu'on l'encourage, au contraire, qu'on favorise chaque effort d'une espérance et le remède se montrera plus agissant. Nous ne prétendons pas rétablir la santé de tous par l'usage exclusif de la psychothérapie. Quelques sujets exigent la méthode psychanalytique, la suggestion ou le réconfort. Le plus grand nombre nécessite une action physique. Mais c'est se priver d'une précieuse ressource que de bannir l'appoint spirituel. L'homme est unité. Si les phénomènes intellectuels sont d'une étude délicate, ils n'en existent pas moins. Ou bien la pensée n'est pas (mais osera-t-on le nier et la négation même ne devient-elle pas la meilleure preuve de sa réalité?), ou bien elle ne saurait naître, croître, s'épanouir en dehors du corps. Inhérente et non adhérente à l'organisme, elle possède effet sur lui. Elle appartient au terrain, elle en est la semence qui pousse en forces biologiques. Aussi n'est-il pas indifférent que le malade mène une existence paisible, désire sa guérison. Répéter « Je me trouve bien portant » n'empêchera pas le prochain décès d'un sujet atteint de lymphogranulomatose maligne. Pourtant, l'esprit, tel que nous le concevons, poussée vitale, accomplit parfois des miracles. Se produit alors, comme le fait remarquer Bertrin, la restauration subite d'une lésion organique, un retour brutal à l'intégrité, qui n'est pas dans l'ordre naturel. Cicatrisation, réparation, demandent patience d'ordinaire. Ici, le processus se trouve accéléré jusqu'à l'instantanéité. Nous demeurons surpris. Le climat spécial dû à la prière, un influx divin, intervient-il dans l'effacement de lésions incurables selon la norme? Nous n'avons pas à en trancher. Nous devons cependant signaler cet extrême de la cure spirituelle: le miracle.

Lorsqu'on accepte de considérer les faits, on perçoit la nécessité d'une médecine humaine, comme la pratique le Lyonnais Biot, ou d'une médecine de la personne, comme l'entend Tournier, de Genève. L'erreur du XIX^e siècle, dont nous subissons encore les conséquences, fut de vouloir étendre à tous les domaines un positivisme chevelu qui réussissait dans les sciences physiques. La médecine ne saurait être raison pure. On ne met pas la vie en chiffre sans la tuer. Nous rougirions de répéter qu'il n'existe point de loi immuable en biologie si l'acharnement méticuleux de certains scientifiques à établir des règles fixes ne nous montrait qu'on ignore encore ce lieu pourtant commun. Le scientifique raisonne sur le général, le médecin appréhende le particulier. Il sait l'instabilité du mouvant et qu'on l'anéantit en voulant l'immobiliser. Son intuition repose sur un entraînement professionnel et des connaissances précises. Sans négliger le fondement corporel indispensable, il envisage la réalité de l'esprit et combien ce dernier informe l'organisme. Loin de dissocier l'individu, il le prendra entier pour établir cette fragile et subtile science qu'on appelle de l'homme.

CHAPITRE II

LA VIEILLESSE ET LA MORT

Nous ne plaignons la vieillesse que dans la mesure même où nous y apercevons notre future infortune. Nous ne sommes pas naturellement charitables, c'est banalité que de le constater. Et, socialement, nous n'avons pas trouvé d'autre remède à la vieillesse que l'hospice. Prétexte avantageux qui nous permet, en satisfaisant d'hypothétiques scrupules, de nous dissimuler l'avenir assez proche où nous bavoterons aussi.

A l'hospice, dès la cour goudronnée, aux platanes psoriasiques, on trouve l'odeur ammoniacale, urineuse, que distillent gâteaux et gâteuses, malgré tous les soins. Cette atmosphère négligée reflète, à travers corps, une essentielle déchéance psychique qui permet, par delà pitié ou mépris, de comprendre le vieillard.

L'hospice réserve aux vieux une fin sordide. Paradoxe : en troupeau, ils se désagrègent. Le gosse redoute l'internat et le vieillard l'hospice. Mais l'écolier tient en lui un principe d'évasion. Il fabule et toutes les possibilités que lui offre une existence encore neuve allègent sa contrainte scolaire. Il s'attribue des commandements fantastiques,

une liberté sans limites, qui consiste à brimer idéalement autrui. Il voit qu'il échappera un jour à l'ordre studieux qu'on lui impose et il se réfugie dans une révolte profonde, impitoyable: Le vieux, lui, ne possède comme consolation que des souvenirs. Ça n'est pas réconfortant, même passée, la réalité. On a beau l'enjoliver, pleurnicher dessus, suçoter les attendrissements, il reste un goût aigre aux gencives, une cuisson désabusée dans la mémoire. Vieillards qui ne surmontent leur passivité que pour se haïr l'un l'autre ou exécrer en commun le personnel hospitalier. Ils ont l'expérience: des années d'amour, de plaisir, de détresse, de bonté, de volupté, d'égoïsme, de tristesse, secrètent une rancune acide, corrosive, physiologique.

Les vieilles gens, incapables de s'adapter soupagement à l'instant présent, lui substituent le passé. Il semble qu'un mécanisme très facile de rappel favorise pareille substitution. Notre cerveau est une machine de fuite par les projets comme par la mémoire et même dans l'interprétation mal consciente du réel que nous nommons rêve.

En même temps qu'il recrée le passé, le vieillard s'égare dans le présent. Une désadaptation physique cause de vertiges et de faiblesses. Un désaccord moral lui fait commettre des actes qu'il aurait autrefois condamnés. Un décalage intellectuel le pousse à émettre inopportunément des phrases pourtant correctes. Ainsi, à la maison, un aïeul voudra dérober du sucre en cachette dans le buffet et renversera la boîte. Qu'on le surprenne, il radotera sans se disculper. Puis, le vieux oublie jusqu'à ses souvenirs. En contre-partie, il récupère un automatisme animal. Il se dirige, se nourrit instinctivement, comme une chatte percluse du bosquet de fusains à la jatte de lait. Il s'éparpille en enfantillages et de la vie ne craint que la mort. Répandu dans un fauteuil, mains nouées aux accoudoirs, rompu, menton en avant, le

cheveu rare et l'œil bordé d'une muquetise sanglante, comme désintéressé de son entourage, à l'affût pourtant, sous une somnolence apparente, de tout signe qui pourrait menacer sa quiétude, il recueille dans sa peau flappie, la chaleur de l'heure. Il semble méditer. Il remâche seulement une angoisse sénile. Peur de manquer. Ce qui le rend avare, avide et l'aveugle. Alors qu'il devrait se détacher de la vie, il caresse en lui le bond maladroitement obstiné de son sang pauvre. Ce double regard, en dehors, pour surveiller ses proches, en dedans pour la jouissance de se voir vivre, confère au vieux une gravité respectable. Les petits-enfants qui jouent près de lui, au soleil, s'arrêtent parfois, le regardent :

« Il dort, grand-père ».

Nigauds, demandez-lui. Il vous dira que, même la nuit, il écoute sonner les heures. Dormir ? Il vit. C'est d'ailleurs la seule distraction que lui permettent les cajoleries de ceux qui veillent sur lui. En lui enlevant tout souci, on lui a donné l'avant-goût de la mort.

Esquissée une psychologie rudimentaire du vieillard il convient d'examiner comment se comporte le corps avec l'âge. A mesure que nous passons les étapes de l'existence, nous éprouvons, après une sensation de nouveauté, puis de force, enfin de plénitude, un déséquilibre caché. La nuit tombe sur le chemin, les taillis se resserrent, la fatigue nous tord et nous peignons davantage. Nous contemplons la pénétration alentie du sang jusqu'au bout des membres, son retour difficile et noirâtre à travers les varices, son choc épais sur les parois athéromateuses de nos vaisseaux.

Récemment, Bastai et Dogliotti ont publié, chez Masson, une étude sur la sénescence, sénescence qu'ils mesurent par un angio-dilatomètre de leur invention. Car, précisent-ils, la décrépitude n'est due qu'à l'insuffisance de vascularisa-

tion. Certes, un signe premier de l'âge est bien la surcharge de nos humeurs en déchets et l'encombrement circulatoire, mais n'est-ce pas là, simplement, un effet? Bastai et Dogliotti ne font guère qu'allonger l'énoncé du problème sans trouver sa juste solution. Leurs remarques ne suscitent pas de thérapeutique nouvelle. Piètre consolation de savoir la valeur de ses capillaires, même avec le secours de l'angiodilatomètre.

Avant de rechercher le secret pour ne pas mourir, sans doute faut-il établir en détail les conséquences du vieillissement.

Steinach a particulièrement observé la vieillesse chez le rat. A côté de manifestations organiques telles que maigreur, alopécie, dégénérescence testiculaire, il constate une déchéance fonctionnelle. L'animal fait montre d'indifférence en présence d'une femelle, d'un rival, d'aliments. Il demeure apathique, se laisse envahir par les parasites, comme s'il ne sentait plus les piquûres.

Chez l'homme, nous constatons des cas analogues. Le poil blanchit, la taille s'affaisse, le tronc se voûte, le poids diminue, un tremblement s'installe. Il s'établit une prolifération du tissu conjonctif et des macrophages pendant que les cellules hautement différenciées régressent. Les formations embryonnaires paraissent libérées d'un frein et se multiplient en tout lieu pour fixer le calcium. Ligaments, muqueuses, tendons, artères, durcissent à la suite de ce trouble métabolique. Un transport s'effectue des os sur les parenchymes qui se sclérosent. Lithiase rénale ou pancréatique, cirrhose du foie, en sont la conséquence. L'odorat faiblit à mesure que s'imprègne la muqueuse nasale, la surdité apparaît avec la calcification de l'oreille moyenne, le cristallin devenant opaque donne la cataracte. Les muscles eux-mêmes se raidissent et le cerveau s'indure. Un proces-

us atrophique atteint même les cellules nobles et mène un certain nombre d'entre elles à la disparition. C'est ainsi qu'on a remarqué une diminution du nombre des cellules cérébelleuse avec l'âge. Le psychisme inférieur, l'automatisme végétatif, le polygone de Grasset se libère aux dépens du Moi intelligent. S'expliquent alors les incompréhensions du vieillard, ses confusions, ses impropriétés de termes. Il entend mais l'influx produit par le son au niveau du nerf acoustique n'étant plus transmis jusqu'aux centres de l'idéation, il ne distingue pas le sens des mots. Et le bruit perçu déclenche une réponse verbale ou motrice, incohérente. On raisonnerait identiquement pour expliquer les erreurs visuelles, tactiles, gustatives.

L'absorption des aliments au niveau de la muqueuse intestinale se fait mal sur des produits insuffisamment dégradés par des sucs et des diastases peu efficaces, le métabolisme s'en trouve abaissé. Les échanges ralentissent. En conséquence, les tissus, mal nourris, faiblissent. L'excrétion diminue. Les poisons cellulaires s'entassent dans l'organisme, l'encombrent encore. Et les défaillances s'intriquent en retentissements nocifs. Le tout pousse à la mort.

On a tenté d'expliquer pareils faits.

Metchnikoff a mis en valeur l'exaltation du tissu conjonctif et des phagocytes opposées au déclin des cellules différenciées. Il attribue cette anomalie à l'action fâcheuse du gros intestin, dont la flore microbienne secrète assez de toxines pour inhiber nos fragiles cellules somatiques sans incommoder pour cela les formations embryonnaires. A l'appui de ses dires, l'auteur avance la grande longévité des oiseaux dépourvus de cæcum: le perroquet et le corbeau vivent plus que l'autruche.

Hertwig attribue la vieillesse à l'arrêt dans leur multiplication présenté par les cellules. Les plus différenciées

d'entre elles, comme les neurones, atteignent assez tôt leur complet développement et ne se divisent plus. D'autres tissus, au contraire, comme le sang, l'épiderme, le périoste, se renouvellent la vie durant mais avec une tendance au déclin. Si notre corps n'était qu'un groupement de cellules, sans organisation, il est probable qu'il ne vieillirait jamais. Il succombe de ne pouvoir se partager indéfiniment. Il arrive parfois qu'un groupe de cellules s'affranchisse des lois qui régissent notre organisme et croisse pour son propre compte. Il se crée alors une perturbation dangereuse. Ainsi agissent les phagocytes, le tissu conjonctif, les tumeurs cancéreuses.

Nouvelle hypothèse issue d'expériences sur l'action des glandes endocrines: Gudernatsch nourrit des têtards avec de la thyroïde. Ils deviennent, avant date, grenouilles mais minuscules. S'il leur fait absorber du thymus, ils se développent exagérément, sans subir de métamorphose. Koltzof, soupçonnant l'axolotl animal larvaire, de devoir son état à une insuffisance thyroïdienne, lui injecte de la thyroïde. Il obtient des adultes. Donc la thyroïde hâte la maturité, tandis que le thymus la freine. Or, le thymus, important chez les jeunes, va s'amenuisant lorsque l'individu grandit.

Metelnikov, lui, reprend l'idée de spécialisation nocive. Il élève, depuis longtemps, des infusoires et les oblige à se reproduire uniquement par division en les isolant à mesure. Ainsi se trouvent écartées les possibilités de conjugaison. Malgré les affirmations de Maupas, qui croyait cette conjugaison (équivalent de l'acte sexuel) nécessaire au bout d'un cycle par multiplication asexuée à la survie de l'infusoire, les cellules-filles montrent, depuis plusieurs décades, la même vitalité que l'ancêtre dont elles descendent. Si l'on ne peut conclure de là à l'immortalité des êtres unicellulaires, car l'observation, pour être valable,

devrait porter sur l'éternité, ce qui dépasse nos possibilités scientifiques, il faut cependant admettre une longévité réelle puisque l'infusoire donne en moyenne deux générations par jour.

Que ces êtres unicellulaires se groupent en organisme social et il s'établit une répartition du travail. Ce que l'on distingue dans les colonies de Volvox. Certaines cellules assurent l'alimentation et le déplacement, d'autres la reproduction. Tandis que les cellules sexuelles se multiplient sans limite, les cellules somatiques meurent. Avec la spécialisation croissante disparaît l'immortalité. L'éponge, l'étoile de mer, le lombric, peuvent encore reconstituer un fragment amputé de leur organisme. Le lézard, plus élevé sur l'échelle zoologique, ne régénère que sa queue. Chez les vertébrés supérieurs, ce pouvoir se réduit, en dehors de l'hématose et de la leucopoïèse, à la réparation des blessures par un uniforme et banal tissu conjonctif. Les seules cellules immortelles des mammifères, et, parmi ceux-ci, de l'homme, restent les cellules sexuelles. Mais elles doivent se mêler étroitement à celles d'un autre organisme pour s'épanouir en un nouvel être.

Les altérations séniles sont dues à la spécialisation, conclut Metalnikov. Les cellules asservies pour une fonction précise, perdent leurs facultés personnelles, régressent peu à peu, vieillissent, tandis que le corps bénéficie un instant encore du labeur partagé. L'organisme multicellulaire meurt parce qu'il porte en soi le principe de sa décomposition. Tôt ou tard apparaissent, parmi les cellules, en elles-mêmes immortelles mais conduites à leur fin par l'existence sociale, une profonde désharmonie et la révolution: c'est la croissance effrénée du tissu conjonctif, l'activité pathologique des macrophages qui dévorent les tissus, c'est l'origine du cancer.

Il y a là en essence un dogme individualiste et antisocial que nous nous contentons de citer comme particulièrement curieux.

Metalnikov revient, pour terminer, à la thèse de Weissman, qui envisage la mort ainsi qu'une sauvegarde indispensable à l'espèce. La mort se serait élaborée pour détruire les organismes usés et laisser croître les jeunes.

Dans ce cas, procréation et anéantissement seraient l'effet d'une même volonté spécifique supérieure aux individus. Peut-être faut-il y voir la raison d'un attrait particulier exercé sur les hommes par les deux grandes énigmes de l'amour et de la mort. Tant de légendes, tant de mythes qui nous émeuvent infailliblement puiseraient leur séduction dans une forme suprême qui nous conduit, par un jeu alterné et tragique, vers un terme inconnu.

Nous traiterons plus tard de la sexualité. Pour la mort, utile à l'espèce, elle n'aurait qu'une importance accidentelle si notre spécialisation extrême ne nous permettait de penser et de trouver dans nos réflexions une angoisse féroce. L'homme a voulu, par l'esprit, en affranchir son corps et chaque jour il tente de nouvelles recherches.

On a cru, un moment, trouver dans les glandes génitales la fontaine de jouvence, le secret pour ne pas mourir. L'expérience célèbre de Brown-Séquard s'injectant un extrait de gonades et se prétendant rajeuni nous séduit encore. Logique trop simple qui nous fait chercher l'éternité dans la source de vie.

Steinach a stimulé les testicules de vieux rats en ligaturant leurs canaux déférents. Les animaux âgés qui manquaient d'appétit et d'audace présentent, après l'opération, une restauration du pelage, une faim vorace, une augmentation pondérale, un comportement sexuel impétueux, une particulière agressivité.

A l'examen laparotomique on constate le développement musculaire et graisseux de l'animal, l'hypertrophie prostatique, la tension des vésicules séminales. Si on ne ligature qu'une glande, l'autre est rajeunie par contre-coup et le rat récupère son pouvoir fécondant.

Steinach a aussi greffé les testicules de jeune rat sur un sujet vieilli. Même succès. Chez la femelle, la méthode autoplastique n'entraîne qu'une incomplète amélioration. Par contre, la transplantation homoplastique d'ovaires déclenche une nouvelle vie génitale avec aptitude à la fécondation, à la gestation, à l'accouchement et à l'allaitement.

Voronoff a essayé sur l'homme la greffe testiculaire. Mais les organes empruntés des chimpanzés complaisants dégénéraient vite et le patient retombait dans son épais marasme, après une incomplète résurrection. Le transplant d'homme à homme offrirait de meilleures chances. Il n'est pas encore réalisé. Passionnante matière d'études.

Depuis quelques années, on tente l'insertion sous-cutanée de plaquettes à base d'hormones synthétiques mâles ou femelles. Grâce à ce procédé, les troubles de la ménopause ou de la castration s'effacent chez la femme. Un médecin français a même vu un vieillard, incapable de mouvement et d'attention, marcher, puis lire. Ce sont là effets constants.

Metchnikoff, conformément à ses préceptes d'intoxication entérique, conseille de convertir la flore intestinale sauvage en une flore cultivée par l'absorption de lait caillé qui apporte des microbes fermentateurs ennemis des putréfactions. Il va même plus loin, il souhaite qu'on en arrive à extirper de nos corps le gros intestin.

Chaque jour, nous essayons de tromper la mort. Carrel semblait y avoir réussi qui prit, en 1912, sur un cœur d'embryon de poulet, un fragment et le transplanta dans un sé-

rum approprié. Par repiquages fréquents en milieu convenable, il soustrait chaque jour cette culture à la sénescence. Mais il doit sacrifier de nombreuses cellules, le tissu ne survivant que par multiplication. La cellule mère vieillit rapidement. L'intoxication la fait se diviser en deux cellules-filles rajeunies. Ces dernières, à leur tour, connaissent la disparition par mitose. On obtient le même résultat pour de nombreux tissus. Toutes nos cellules possèdent donc en puissance une destinée éternelle que seule leur enlève l'organisation corporelle. Mais Carrel le précise, nous ne saurions proliférer ainsi embryonnairement, retourner au stade anarchique des infusoires, sans renoncer à notre essence propre. Or, ce que l'homme veut avant tout préserver de la mort, c'est sa personnalité, son âme.

Les efforts des chercheurs n'ont pas été inutiles, puisqu'on a pu déjà prolonger l'existence en luttant contre les maladies. La maladie, en effet, plus que la vieillesse, provoque la mort. Depuis Pasteur et ses méthodes, la durée moyenne de la vie humaine est passée de trente-huit à cinquante-cinq ans les maladies infectieuses s'épuisent contre sérum et vaccins. L'épidémiologie nous permet de déceler, de détruire nombre d'agents vecteurs. La prophylaxie nous abrite de bien des maux. Nous savons guérir la vérole. La chimiothérapie accroît chaque jour nos victoires et l'utilisation des sulfamides marque notre plus récent succès. Nous en arriverons à dépouiller la vieillesse des tares qui l'alourdissent, à rendre la mort enfin naturelle mais sans la pouvoir éviter.

Nous envions les centenaires, l'exemple des patriarches bibliques nous donne courage dans notre quête toujours déçue. Leur mode de vie différerait fort du nôtre. Primitifs ascétiques, ils ne subissaient pas l'usure d'une civilisation urbaine et mécanique. L'exercice, la frugalité, la prière, la

dignité, prolongeaient leur équilibre humoral. Tandis que les exigences modernes nous infligent des traumatismes répétés qui entraînent des neurorragies, des pertes de la sensibilité, un suintement émotionnel, qui mettent notre organisme en état de moindre résistance et le disposent à la maladie. Nous cherchons le secret pour ne pas mourir. Il existe un domaine où certains faits éclairent notre raison obscure. Il s'agit du psychisme. Quel rôle l'esprit joue-t-il dans les misères de l'âge? Chez tel délabré grabataire, la pensée brûle haute, tandis que ce vieux, vert d'aspect, contient une intelligence sirupeuse.

Le plus souvent, corps et esprit se gâtent ensemble. Nous connaissons tous cependant des vieillards préservés de la déchéance physique par une pensée restée jeune. La jeunesse du cœur agit aussi comme tonique. Il vaudrait mieux écrire: la jeunesse de l'âme. Ces êtres supérieurs que sont les mystiques nous indiquent par leur expérience, qu'une puissante morale peut obliger le corps à se dépasser. La plupart, malgré les souffrances physiques naturelles, ajoutées à celles qu'ils s'infligent volontairement, conservent jusqu'en la mort une activité juvénile. Ils sont l'exception. Leur règle demeure réservée à de rares humains capables d'opérer une disjonction d'avec leur corps au profit de l'âme.

Chez le vulgaire, corps et esprit restent liés. Ils ne possèdent point pour autant une valeur égalée. L'esprit insuffle le corps. Nous pouvons découvrir, là, sinon le secret pour ne pas mourir, du moins une prophylaxie de la sénescence, un art de savoir vieillir. C'est pourquoi il n'était pas inutile d'explorer, en commençant, la psychologie du vieillard. Il semble que le Moi intellectuel, s'il s'abandonne aux fausses joies de la retraite, aux funestes consolations d'une famille bien intentionnée, à la triste monotonie de l'hospice, perde

tout pouvoir sur l'appareil sensitivo-moteur qu'envahit facilement le mal. L'âge importe moins que la désaffection d'esprit, l'abandon moral, le relâchement physique.

Nous devons conserver une réelle activité intellectuelle et, si nous nous en sentons capables, une ardente vigueur spirituelle. Soumettre notre frère le corps à une hygiène stricte, le contraindre par la volonté lorsqu'il fait mine de nous abandonner. Refuser les soutiens, les aides, qui nous diminueraient non seulement à nos yeux et à ceux d'autrui mais en réalité, s'obliger à un minimum d'exercice physique, comme ce philosophe déformé par le rhumatisme qui calligraphiait ses lettres cependant.

Peut-être deviendrons nous ainsi capables, avec le concours matériel de la science, d'éviter les inconvénients séniles, mais nous n'échapperons pas à une mort inscrite en nous dès la vie intra-utérine comme juste prix de notre humanité.

CHAPITRE III

L'AVENTURE MYSTIQUE

Une activité où l'esprit l'emporte pour atteindre sa véritable désincarnation est bien le mysticisme. Mû par une activité hautement sentimentale, désireux de communier dans l'amour avec un principe supérieur qu'il dénomme Dieu, le mystique abandonne la démarche hasardeuse et discursive de l'intelligence pour une simplification instinctive qui lui fait saisir de l'intérieur, en une connaissance radieuse, ineffable, par une révélation contemplative, l'essence éternelle de toute vie.

A qui veut étudier cette expérience ne manquent pas les difficultés. Les vrais mystiques, en effet, vivent pour la plupart cachés et leur humilité ne supporte pas l'observation. Désireux d'atteindre l'unité, ils négligent et souvent déplorent les phénomènes physiques qui nous intéressent le plus. Faute de mieux, nous devons, pour esquisser leur méthode, nous en rapporter à leurs écrits, à leurs œuvres matérielles (car ils furent des réalisateurs), à la marque qu'ils mirent sur leurs contemporains. Nous restreindrons même notre étude au mysticisme chrétien qui nous paraît le plus accompli et le plus accessible. Le mysticisme philosophique demeure un élan désespéré, sinon inutile, de l'intelligence

vers ses limites pour pressentir l'impensable et le mysticisme bouddhique semble s'arrêter au nirvana sans pouvoir atteindre la divinité créatrice. Quant au mystique mahométan, nous ignorons s'il franchit vraiment l'étape extatique.

L'expérience mystique nécessite une disposition naturelle à la simplicité. Ne sauraient emprunter ses voies les esprits trop spéculatifs qui veulent, par la raison, interpréter le sens des choses cachées. Loin d'impliquer une nuance péjorative, ce terme de simplicité évoque, au contraire, pour nous, une tendance innée ou acquise à l'unité, à la paix intérieure, un bon sens robuste qui élimine les ratiocinations, l'analyse décomposante. Il nous arrive parfois de nous perdre dans une minutieuse dissection de la pensée et d'en oublier jusqu'au sens pour en découvrir le mécanisme. Nous établissons des fiches, des schémas, mais le flux chaleureux nous échappe qui anime les idées et les formes. Capturé le papillon, nous l'épinglons en vitrine, nous écrivons un nom dessous, latin de préférence. Le mystique, lui, le regarde voler au fond du jardin, près du mur où le chat somnole, dans le chaud de l'été. Il en retire une émotion qu'ignorera toujours l'entomologiste, il reste aussi loin de nous que la vie de la mort. Que l'on ne voit pas là seulement une image à prétentions poétiques. Le mystique possède l'amour de la nature, premier reflet de l'amour infini. Bernard, abbé de Cîteaux, abrite sous sa robe un lièvre couru par les chasseurs; François d'Assise s'entretenait avec ses frères les oiseaux, et s'il fit de la pauvreté sa dame, il ne méprisa jamais les richesses d'un automne saignant sur l'Ombrie. Goût de la beauté qu'informe la foi, car les mystiques ne mettent pas plus en doute l'existence de Dieu qu'ils ne discutent le dogme. Par leur action des points obscurs s'éclairent, des notions nouvelles surgissent que l'Eglise fait sienne, après coup, mais ils ne détruisent pas l'orthodoxie, mais ils ne renient rien.

Une autre caractéristique de l'amour mystique dans ses manifestations terrestres c'est sa bonté pour le prochain et particulièrement pour les proches. Une fois rompus les entraves familiales qui empêchent un départ vers l'unique aventure, le mystique témoigne une sollicitude constante à ses parents, il leur montre une affection délicate que nous négligeons souvent. Ses amitiés restent inébranlables, comme fondées hors d'un monde changeant et oublieux. Il advient qu'il rencontre sur son rude chemin une compagne en sainteté. Dès lors, ils avancent ensemble, s'aidant à la montée, se rassurant la nuit, consolés dans leurs alternatives défaillances, plus forts d'une commune recherche, brûlés d'une pareille soif, leurs bouches avides d'une même eau fraîche. Claire et le Poverello, François de Sales et Chantal, Thérèse et Jean de la Croix, illustrent ces relations dévotes.

La progression mystique, bien que variable avec chaque personnalité, tantôt nuancée de douceur, tantôt empreinte d'énergie, se prête cependant à systématisation. Nous ne cachons pas que pareille entreprise lui enlève de son originalité, qu'à vouloir saisir la lumière on risque de n'appréhender qu'un reflet, mais, tel quel, il nous éclairera encore. Un choc initial met l'individu en présence de la réalité divine. Texte évangélique qui prend un soudain relief et bouleverse l'âme, image du Christ transformée en un inexorable appel. Dès lors, le sujet recherche la perfection et choisit d'ordinaire une règle stricte pour se débarrasser de tout lien. Il accepte avec joie la souffrance, y voyant un moyen inespéré de purification. Il s'inflige des châtiments corporels, se flagelle, porte cilice, jeûne, s'astreint aux tâches répugnantes, recherche les humiliations. La vision des tristesses divines, la douloureuse conscience de ses propres fautes, les joies qui lui sont gratuitement dévolues, lui évitent

une explicable révolte. S'il manque d'intelligence, non pas au sens de compréhension, car son esprit embrasse l'univers, mais au sens pédant du mot, il acquiert une volonté souple, patiente, qui lui rend accessible la méthode ascétique.

L'ascèse n'est qu'un mode d'existence favorable au développement spirituel fondé sur la volonté. Mais elle ne produit pas un mystique comme l'hébertisme fait l'athlète. Elle prépare seulement le corps et l'âme à une action obscure par la simplification. En premier viendront les renoncements, les privations, le détachement du monde, les macérations dont nous avons parlé. Ensuite, et, par contre-coup, un rétrécissement du champ de la conscience, une solitude morale que favorisent la pauvreté, l'obéissance et la chasteté. Le mystique éloigne de son esprit les réflexions profanes, il ne songe qu'au Christ, lui offre des actes les plus humbles et le sanctifie en tout lieu. Ainsi limité dans son comportement, il peut creuser son âme jusqu'à faire jaillir la grâce. Diminué en surface, il gagne en profondeur, il pratique la méditation, s'enfonce vers Dieu sans retour. Sachant le rôle du corps sur l'esprit, il adopte, pour méditer, une attitude favorable. Il s'agenouille, se prosterne ou se tient debout, immobile. Il fixe sa pensée sur une scène soit joyeuse, soit pénible, où figure le Christ. Il reconstitue chaque détail, s'émeut d'une vision qu'il matérialise à mesure. Il tire du tableau une leçon qu'il s'applique à mettre en pratique.

L'on ne saurait nier la valeur d'un tel procédé. Il nous advient parfois, lorsqu'une idée nous fuit, lorsqu'une action exige de nous un choix délicat, de nous étendre sur un divan, dans l'ombre, et d'attendre une détente physique complète qui mène lentement au sommeil. Un effet de volonté prolonge cet état crépusculaire et notre esprit allégé,

heureux d'une lucidité facile, résout alors l'embarrassant problème. Nous ne prétendons pas avoir expérimenté l'ascétisme, mais on peut sans doute rapprocher notre artifice de la méditation telle que l'enseigne Ignace de Loyola.

Après la méditation viennent les états mystiques. Le premier, selon Thérèse d'Avila, est la quiétude. Une longue réflexion, souvent recommencée, sur l'amour divin, une orientation de tous les gestes vers cet amour, placent le mystique dans une disposition telle qu'il envisage d'un seul coup et sous ses multiples aspects, la divinité. Les efforts de la méditation sont suivis d'une halte paisible, où l'âme se repose, calmée. La quiétude domine ici. D'abord brève, elle envahit lentement les heures, sublime les journées.

Puis le corps perd encore de son importance. A la somnolence de la quiétude succède un parfait sommeil qui gagne l'être entier et le dépouille en une véritable inconscience, en une mort apparente que Dieu met à profit pour s'unir à l'esprit. Cette union rapide est remplacée à son tour par une plus durable extase. La volonté agit pour prolonger le contact, parfois une demi-heure. Mais la mémoire et l'entendement s'éveillent pour rappeler, comprendre. Le calme s'établit de nouveau et l'âme balance de la félicité céleste à l'attraction terrestre. Un jour, elle est définitivement consumée; elle s'absorbe en Dieu, et, libre enfin du désir, de l'angoisse ou de la sécheresse, elle possède, en béatitude, elle est possédée par une intimité sans limite.

Les états mystiques s'accompagnent de manifestations physiques. Nul ne montre à leur égard plus de méfiance que les mystiques eux-mêmes. Ils considèrent ces phénomènes comme secondaires et doutent de leur origine divine. Ils sont tentés d'y voir un effet maléfique qui les détournerait de leur contemplation. Bien que nous ne possédions pas de rapports médicaux sur lévitation, paroles surnaturelles, vi-

sions, stigmatisation, nous pouvons admettre leur existence aux yeux des intéressés, puisqu'ils en discutent et se rebellent parfois là-contre.

Au cours d'une extase, alors que son âme s'élance vers Dieu, le mystique se détache parfois du sol et son corps, soulevé, se maintient sans appui. Ou bien il aperçoit de façon sensorielle une scène invisible. D'autres fois, il s'agit d'un spectacle intérieur à lui-même ou d'un simple mais intense sentiment de présence. Les paroles surnaturelles peuvent, soit emprunter la voie auriculaire et le mystique entend des voix, soit retentir dans la conscience, écho d'une parole inaudible, soit pénétrer l'âme d'une compréhension immatérielle, qui se confond alors avec la présence dans une pure intuition. Plus rarement, à la suite d'une douloureuse contemplation des plaies du Christ, le mystique présente d'identiques stigmates.

De semblables états ont intéressé, en même temps que les théologiens, les philosophes et les médecins. L'Eglise fait preuve d'une particulière réserve et elle ne canonise certains mystiques qu'après de longues enquêtes, tenant moins compte des apparences miraculeuses que de la vie exemplaire du sujet. Si la sainteté peut s'orner de miracles, le miracle ne suffit pas à faire les saints. Seule la foule attache une étrange importance aux manifestations sensibles pour les nier sur-le-champ ou pour les grossir supersensitivement, incapable qu'elle est de concevoir, d'apprécier le rayonnement moral, la puissance spirituelle qui constitue l'authentique trésor des mystiques.

Les théologiens soulignent l'oscillation de l'âme mystique entre deux pôles douloureux et joyeux. L'esprit ne goûte que tardivement la paix du mariage spirituel. Il passe auparavant de la satisfaction à la peine. Il connaît la sécheresse, il s'écœure de langueur, repousse les œuvres charita-

bles, ne trouve plus Dieu. Le corps mène une vie mécanique, végétative. Jaillit soudain une angoisse qui rend la mort désirable et qui entraîne des tentatives de suicide, comme chez le Père Surin. Le mystique doute de sa vertu, se croit illusionné par le démon et qu'il se trouve, par ses péchés, à l'origine de la misère humaine. Thérèse d'Avila connut ce supplice affectif au début de sa progression mystique, Chantal en savoura l'amertume jusqu'aux approches de la mort. « Je me sacrifie à la vie », avouait-elle. Alternances qui constituent, après les purifications actives que s'inflige le mystique, les purifications passives. Jean de la Croix appelle nuit des sens les premières et nuit de l'esprit les secondes. Il y voit un correctif aux excès spirituels que risque l'âme comblée, un dépouillement supplémentaire, un ultime dénudement qui précède l'union finale avec l'époux divin. L'extase, l'union, demeurent inexprimables pour les théologiens qui ne les ont pas subies comme pour les mystiques qui les connurent. Tous conviennent d'une impossibilité majeure à réduire en concepts un sentiment débarrassé de toute sensation, de toute intelligence, qui disperse l'être et le resserre à la fois dans une explosion intuitive. Et qui veut décrire sa joie non pareille utilise les termes de l'amour charnel ou un langage incompréhensible. L'âme s'est avancée trop loin, laissant exténués corps et raison en route, pour qu'au retour elle leur fasse partager sa connaissance. Le seul moyen dont elle dispose reste son influence directe sur autrui.

Psychologues et psychiatres ont donné du mysticisme leurs explications. Beaucoup, encore, entravés par le scientisme étroit et prétentieux du XIX^e siècle, n'ont voulu y voir que des accès pathologiques. Bien qu'aujourd'hui, grâce aux efforts de Montmorand, de Bergson, de Carrel, les activités mystiques soient classées parmi les plus hautes tenta-

tives de l'homme pour ouvrir notre monde clos sur l'éternel inconnu, nous voulons évoquer et discuter au passage les théories matérialistes qu'émirent d'honnêtes chercheurs.

Précisons auparavant que les mystiques, loin d'échapper à la maladie présentent diverses atteintes. Beaucoup sont dues à d'excessives pénitences, à une négligence volontaire de la santé, au délabrement d'un corps qu'exténuent les rudesses religieuses, que dévore l'amour spirituel. Le mystique ne se ménage pas, il tend son organisme pour gagner des régions peu connues et cette aventure l'épuise plus qu'une marche forcée ou que des abus sexuels. Cela accordé, faut-il aller plus loin et conclure que l'ascétisme est un trouble morbide? Pour échapper à la dispersion de sa personnalité instable, le mystique recourrait non pas à l'équilibre des sentiments, mais à l'abandon méthodique de ceux-ci. Il obtiendrait un appauvrissement terminal, monoïdémique. Il serait un simple d'esprit qui se réfugierait au couvent, avant qu'on l'interne dans un asile, pour s'isoler du monde, de ses chocs affectifs, de ses luttes impitoyables. Certes, nous rencontrons des psychopathes qui ne mènent une vie à peu près normale qu'isolés, loin des soucis quotidiens, des banales contrariétés et qu'une attente chez un fournisseur rendrait furieux. L'impossibilité à mener une activité sociale est bien ce qui les caractérise le mieux. Or, nous constaterons plus loin que, chez le mystique, une activité efficace succède à la contemplation. Son esprit est unifié, ce qui fait sa force. Il néglige les détails, ne vise que le but et l'atteint. Devons-nous le traiter de fou, nous qui nous plaignons si souvent des menues distractions que nous inflige à tout instant l'existence. Il sied à la sotte sagesse bourgeoise de M. Bergeret de ridiculiser l'audace. Quelque estime que nous montrions au style poli, brillant, trop souple d'Anatole France, nous refusons de prendre son héros satisfait pour modèle d'humanité.

Les visions, les paroles surnaturelles, perçues par le mystique, certains les disent hallucinatoires. Nous ne nous y opposons point. Scènes perçues sans substrat apparent, mots entendus que ne prononce aucune voix, spectacles contemplés avec les yeux de l'âme, sensation de présence et de discours intérieur, n'existent pas réellement. Faut-il conclure aussitôt au pathologique de ces sensations illusoires? N'y a-t-il pas là une projection sentimentale? L'amoureux passionné aperçoit une femme qui ébauche tel geste familier chez l'aimée et il croit apercevoir sa maîtresse. Le poète, depuis la sixième, au lycée, distrait potache toujours puni, rêve son œuvre. Durant les marches stupides du régiment, pieds bouillis, casque en tête, il y songe toujours. Et quand, dans son bureau, employé minable, il écrit à la machine, ce n'est pas « Nous avons bien reçu votre honore du 7 courant » ou « Dans l'attente de votre réponse nous vous prions, Monsieur, d'agréer l'assurance » qu'il découvre sur le papier mais sa muse enfin vivante. Le grand capitaine, d'après les rapports qu'il reçoit et le souvenir de la carte, reconstitue le terrain; de son P. C. caché il dirige la bataille mieux qu'aucun combattant. Le médecin, terminé l'examen du malade, se recueille un instant puis dévisage le cas conçu par son esprit. L'expérience acquise, ses études passées, lui permettent une intuition pronostique où se devine la thérapeutique à instaurer et l'avenir du client. Inspiration, tactique, sens clinique, autant d'hallucinations bien-faisantes, autant de concrétisations hors du Moi d'une vaste pensée obtenue par un rétrécissement de la conscience, une plus vigoureuse intensité du foyer intérieur. Le conservateur des hypothèques, l'épicier en gros, l'adjudant-chef de la coloniale ignorent la projection mentale. C'est qu'ils ne pensent pas très fort. Veut-on comparer ces actes supérieurs aux fantasmagories qui terrorisent l'ivrogne atteint de *deli-*

rium tremens? Pour lui, les objets s'animent, le menacent, l'empoignent, hideux. Contre eux il se bat. A moins que, pour les fuir, il ne saute par la fenêtre.

Le mystique n'est pas davantage un somnambule car, s'il distingue parfois deux êtres en lui, l'un presque divin et l'autre trop humain encore, il les unit par le désir d'un seul amour. Dans l'extase ou l'action, il possède son même caractère sans fissure, une profonde habitude du réel. Quant à l'hystérie qu'on se plaisait à invoquer trop facilement, il n'en reste plus grand chose depuis que Babinski a isolé les affections disparates que l'ignorance médicale groupait sous un nom commode. Justement, rétorquera-t-on, il demeure une auto-suggestion, une hétéro-suggestion souvent inconsciente. Oui! mais chez les instables, les névrosés. Or, le mystique ne s'en laisse jamais conter et nul ne l'impressionne. Il conduit jusqu'à son directeur. Ses visions résultent d'une condensation, non d'une maladie de la volonté. On s'en rend compte à ses actes. Loin de montrer, après l'extase, un dédoublement de la personnalité, un oubli fâcheux, une désorientation malade, il se fait remarquer par son unité d'esprit, par un strict regroupement de ses forces intellectuelles.

Le mystique, nous l'avons déjà signalé, est soumis à des troubles physiques, à des fatigues mentales, de par son genre d'existence même. Mais, sur ce fond, se détache son éblouissant visage. Niera-t-on le génie de Pascal parce qu'il était malade? Attribuera-t-on l'art de Baudelaire à l'intoxication? Erreur séduisante qu'il faut, en loyauté, éviter. Affirmons que le mystique, nanti d'un corps qu'il malmène, en subit la vengeance. Un organisme ne se laisse pas conduire vers l'inconnaissable sans manifester quelque épuisement. Gardiens tâtilons, comptables scrupuleux, nos divers appareils additionnent nos tentatives d'évasion et nous

les font payer tôt ou tard. Notre âme incarnée dans un corps et non juxtaposée, ne s'en libère jamais complètement. Elle l'utilise; puis, au cours d'une réversibilité passagère, en subit l'influence. On est tenté d'identifier les oscillations mystiques, de la joie à la sécheresse, aux variations du système nerveux sympathique. Tantôt, le vague domine et nous connaissons le malaise nauséux de certains réveils tardifs dans la chambre tiède, qui transforme notre lever en un acte pénible, où tout paraît inutile, sans sel. Tantôt l'ortho-sympathique l'emporte et nous connaissons la pétulance des longues soirées actives, l'esprit lucide, presque surexcité, plein de projets faciles, toute crainte abolie. Ces tendances, que nous éprouvons durant notre vie médiocre, qui s'exagèrent pathologiquement en schizose ou en démence, pourquoi le mystique, porté aux extrêmes, n'en ferait-il pas le support physiologique de son expérience spirituelle?

James Lange, avançant ce principe que les états affectifs sont l'effet de causes physiques, attribue la joie à une hypertension sanguine, la tristesse à une hypotension. L'affirmation nous semble discutable et si, dans certains cas, le sentiment suit la vasomotricité, dans d'autres, il la précède. A preuve la syncope d'origine psychique. En outre, l'extase, plus joyeuse que douloureuse s'accompagne d'hypotension. C'est donc que l'esprit, dépendant du corps en principe, peut agir sur lui en retour.

On a rapporté, infirmé, confirmé, un dernier phénomène qui se produirait chez le mystique: la luminescence. Si nous ne faisons pas nôtre cette théorie, nous devons convenir que la vertu du mystique rayonne au travers de son corps et qu'il en impose mystérieusement. Radiation morale indiscutable.

A qui n'admet pas comme vérifiée l'existence d'un prin-

cipe supérieur, Dieu en l'occurrence, nous répondrons que peu importe en réalité. Pour le mystique qui le connaît intuitivement, il est, sans discussion aucune. Il se peut que le désir sans limite de l'union divine entraîne sa matérialisation. Ne créons-nous pas à partir du sensible, la plupart de nos rêves? Les gens qui se sacrifient pour une idée lui donnent vie par leur sacrifice même, la rendent charnelle par transfusion. L'idée pure, force inconcevable, engendre l'action. Là réside l'épreuve sur la santé intellectuelle du mystique. S'il était fou, il laisserait sa pensée se disperser au vent glacé de l'inconscience. Il la ramasse, au contraire, en une tension énergétique qui force la matière, crée l'acte..

Ignace de Loyola fonde la Compagnie de Jésus encore prospère selon la règle primitive, Thérèse d'Avila réforme le Carmel, Jeanne d'Arc libère son pays.

La Société, si lourde qu'elle semble, bénéficie, par choc en retour, de cet élan merveilleux. L'étiage de la vie commune s'élève un peu plus. Chacun fait sien le lointain retentissement du chant vertigineux poussé par le mystique. Trop souvent la foi incandescente s'attédie en pratiques bigotes. C'est que nous ne méritons pas mieux. Pareillement, la poésie n'atteint le populaire qu'affadie en romance. Cierges, chansons. L'esprit, comme le corps, s'habille à la confection. Le sur mesures coûte trop cher pour l'individu prétendu normal. Pourtant, cette émotion lointaine, ce regret mélancolique, nous honore, qui nous laisse entrevoir une aventure que nous n'osons pas tenter. Ainsi, enfants, nous frémissons d'enthousiasme pour les épopées héroïques. Nous serons Napoléon, le Grand Meaulnes, Charles de Foucault. Et nous devenons apothicaire ou percepteur. Déjà, passé quinze ans, nous nions tout élan gratuit, nous éteignons notre cœur. Pas tout à fait, cependant, puisqu'il brasille encore. Nous cherchons le pratique. Notre enfance nous fait rougir. Le commerce prospère.

CONCLUSION

Maladie et guérison; vieillesse et mort, aventure mystique, autant de voies différentes à partir d'un même point. L'esprit, le corps, cheminent inséparables. Tantôt la pensée semble l'emporter et faire éclater la chair, tantôt le physique domine et l'esprit chancelle. D'un pareil antagonisme, plus ou moins marqué chez chacun, naît une inquiétude: crainte du mal, amour du beau, peur du fini. Ici, nous trouvons la preuve d'une unité cachée. Apparente opposition de l'existence organique et de la vie spirituelle. Mais chaque fait nous découvre des retentissements réciproques, de subtiles intrications.

Nous avons déjà défini l'esprit à notre façon. Se rappelle-t-on l'expérience de Métalnikov sur les infusoires? Il leur présente du verre pilé. D'abord les infusoires l'absorbent et l'excrètent sans assimilation possible. Puis ils acquièrent la propriété de distinguer les substances utiles des produits nocifs. Réaction de mémoire associative chez un être unicellulaire dépourvu de toute ébauche d'appareil nerveux. Ce souvenir de refus se transmet héréditairement puis « s'oublie » à la longue. Au bout de plusieurs générations, les infusoires acceptent de nouveau le verre pilé. L'expérience recommence. Nous oserons parler d'esprit chez l'infusoire parce que, justement, il s'identifie à la matière, il

se confond avec les réactions organiques et nous montre la fausseté d'un dualisme artificiel.

L'homme a perfectionné son élan vital jusqu'à le transformer en une vie spirituelle. Il atteint ses limites dans l'aventure mystique et l'émotion créatrice. Un instant, il domine son corps, la maladie, la vieillesse et la mort. Qu'il augmente encore sa tension intérieure, il s'échappe dans la sainteté, le génie ou le délire. Tant d'autres, malgré leur médiocrité, pressentent cet élan fou, qui se cramponnent aux habitudes. Et lorsque nous nous abandonnons en nombre à l'angoisse de la terre, nous nous ensanglantons sans merci, comme décérébrés.

Peut-être qu'à chercher ainsi la plus sauvage misère, nous nous retrouverons?

S E R M E N T

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque.

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre:

*Existence organique et vie spiri-
tuelle.*

par Lucien GIBERT.

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 8 mars 1944.

Le Professeur:

PAGES.

VU :

Montpellier, le 9 mars 1944.

Le Doyen,

GIRAUD.

Vu et permis d'imprimer:

Montpellier, le 10 mars 1944.

Le Recteur:

BOUSSAGOL.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leur auteur et qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

